

—Ainsi, dit-elle, vous avez cédé au caprice de cette folle imagination ?

Robert s'inclina en jetant un regard sur sa fiancée. Celle-ci lui coupa la parole.

—Folle en quoi et pourquoi, ma mère ? Parce que j'aime ce qui n'est pas l'absolue vulgarité, et que je refuse d'apprendre la vie comme les petites filles apprennent les sites réputés pittoresques, à travers le stéréoscope à quinze francs qui traîne sur la table de tous les salons ? N'est-il pas déjà suffisant, pour le respect de la mode et des convenances, que, le jour même de mon mariage, je parte docilement pour le pèlerinage obligé vers les montagnes neigeuses de la Suisse et les villes de marbre de l'Italie ? Faut-il me faire un reproche de préférer au tohu-bohu des gares, à l'assourdissant vacarme des chemins de fer, au réglementaire coupé de première classe, une manière de voyages plutôt suspecte de vieilleries que d'originalité, puisqu'il s'agit de l'antique, de l'antédiluvienne chaise de poste ?...

—Estimons-nous encore heureux que tu n'aies pas imaginé le voyage de noces en ballon !... fit la comtesse en souriant.

—Le ballon est bien démodé, chère mère, depuis la dernière Exposition ! répliqua la jeune fille sur le même ton. Et puis, vous savez bien que je n'ai pas besoin de cette voiture-là pour me perdre dans les nuages, vous qui m'accusez sans cesse d'y passer ma vie.

—Enfin, la meilleure raison que tu puisses invoquer, c'est que tu sais bien qu'on te cèdera toujours, enfant gâtée !... Va donc pour la chaise de poste !... Mais, au bout de deux jours, tu m'en écriras des nouvelles ! Tu n'auras pas fait trente lieues dans ton poétique véhicule, que j'apprendrai que tu l'as laissé se morfondre dans quelque trou de province, heureuse de trouver une bonne petite gare bien moderne et un vulgaire coupé capitonné de gris, pour t'y délasser de ton imprudente fatigue...

—Oh ! quant à la fatigue, rassurez-vous, madame ! interrompit Robert. Tout est prévu. Les relais sont prêts, les étapes fixées, les hôtels—non, les auberges !—car nous descendrons dans des auberges—fit-il en souriant, retenues et préparées ; et, quant à notre chaise de poste, je vous assure que celle de mon grand-oncle, arrivée depuis deux jours de Rennes, où elle était pieusement conservée depuis soixante ans, ne le cède en rien comme confortable aux wagons de la plus raffinée des compagnies ! Nous serons là merveilleusement, soyez-en sûre, et au moins, si nous voulons regarder les étoiles, comme ce soir, nous n'aurons pas entre elles le nous la fumée d'une locomotive !...

—Eh bien, dit la comtesse, toujours un peu railleuse, du moment que vous êtes complice si convaincu, je n'ai plus rien à dire. Prenez votre chaise de poste... et que le Dieu de Louis XIV vous conduise ! Pourvu que vous arriviez à bon port !...

—Ah ! pour cela, fit Robert, les grandes routes sont infiniment plus sûres que les voies ferrées ! D'abord nous sommes sûrs de ne pas dérailler...

—Et de ne pas avoir de rencontres, ajouta Blanche.

—Et les rencontres de voleurs ?... répliqua Mme de Marny.

—Il n'y a plus de voleurs sur les routes dit Robert ; ils sont tous à Paris ! Si nous avons à craindre des attaques nocturnes, c'est plutôt rue du Bac que sur la route de Fontainebleau.

—Puisque vous passez par Fontainebleau, n'oubliez pas d'adresser par la portière un bonjour à notre maison du Bouvreuil...

—J'ai bien peur que nous ne la voyions pas, madame. Nous quitter Paris à six heures du soir. Il y a quinze lieues d'ici à Fontainebleau. Nous n'y serons guère qu'à onze heures, et à à moins d'un beau clair de lune...

(A suivre.)

No. 24.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

[Suite et fin.]

XXXI

Air héroïque, chanson de triomphe, cri de bataille, bruits de galops, chant de victoire ! C'était l'air qui saluait, au départ du quai parisien, leurs fiançailles comme une fanfare. C'était le chant que jouaient les tziganes, en cette nuit de deuil où le père d'Andras avait été couché dans la terre d'Attila.

—Je voudrais, dit Marsa quand l'hymne eut cessé, aller au petit village où repose ma mère !... Une Tzigane, elle aussi !... Comme eux... comme moi !... Est-ce que je pourrai, docteur ?

Le médecin hocha la tête.

—Oh ! princesse, pas encore... plus tard... aux jours de chaud soleil...

—Ce n'est donc pas le soleil, cela ? dit Marsa, en montrant, par la fenêtre, les rayons d'Avril entrant dans la vieille salle féodale où ils faisaient, comme des points d'or, danser les atomes.

—C'est le soleil d'Avril, et il est dangereux quelquefois pou...

Le docteur s'arrêta, cherchant le mot, et, comme il ne le trouvait pas, Marsa dit doucement, avec un sourire profond, mieux que résigné, heureux :

—Pour les mourants, n'est-ce pas ?

Andras frissonna, mais la main de Marsa, qui tenait la sienne, n'avait pas même tressailli.

Le vieux Varhély, aussi ému que le jour où il avait frappé Menko, sentait ses yeux se troubler, sous les larmes.

Elle savait qu'elle allait mourir. Elle le savait et souriait à la mort élémentaire. Elle enlevait, cette mort, toute honte à ce corps qu'elle allait emporter. Le souvenir de Marsa resterait pour Andras le souvenir sacré d'une adorée sans tache. Elle mourrait sans avoir eu à se tenir à elle-même ce serment qu'elle avait fait de ne pas survivre au bonheur rêvé, à l'union souhaitée, acceptée. Oui, elle était douce et chère, et bienvenue, cette mort qui, l'arrachant à Andras en plein amour, la lavait de toute souillure.

Elle le lui dit alors, à tout bas à l'oreille, dans l'aveu sans cesse répété qui était le testament même de la Tzigane :

—Je t'aime ! je t'aime ! je t'aime ! Et je meurs contente, car je sens que tu m'aimeras toujours ! Pense donc ! Est-ce que je pouvais vivre ? Est-ce qu'il n'y avait pas un spectre entre toi et ta Marsa ?

Elle le tenait dans ses bras, lui penché vers elle, au-dessus de la chaise longue où on l'avait étendue, et il fit un geste de dénégation, ne pouvant parler, car toute parole eût été un sanglot.

—Oh ! ne t'en défends pas ! dit-elle. Maintenant, non. Mais plus tard, ici, dans la tête-à-tête de notre amour, qui sait ?... Au contraire, vois-tu, désormais il n'y aura plus d'autre fantôme auprès de toi que le mien, d'autre image que la mienne... Je le sens bien, va, que je serai là, toujours, près de toi, oui, toujours, éternellement, mon bien-aimé !... La chère mort ! La mort bénie !... C'est elle qui rend notre amour infini, oui, infini... va... Je t'aime ! je t'aime !

Elle voulait revoir encore, par la fenêtre ouverte, les bois ensoleillés et les pousses nouvelles. Là-bas, derrière ces bois, à quelques lieues de là, était la place où dormait la Tisza.

—Je voudrais reposer à côté d'elle, dit la Tzigane. Je ne suis pas de la famille, ici, vois-tu... Princesse, moi, allons donc, mon adoré ? Ta femme ? Je n'ai été que ton amour !

Andras, plus blanc que la mourante, semblait

pétrifié par l'approche de la douleur inévitable : l'agonie qui allait venir.

Mais, s'éloignant maintenant par la route blanche, étincelante de soleil, les tziganes jouaient l'air plaintif de Jean de Nemeth, pénétrant et mélancolique, l'air imprégné de pleurs, l'air doux comme un soupir qu'elle avait si souvent fait entendre jadis : " Il n'y a qu'une belle fille au monde ! "

Et cette fois, éclatant en larmes, il le lui dit, il le lui répéta, sentant son cœur se fondre :

—Oui, il n'y a que toi, Marsa ! que toi, ma chère aimée, toi, toi seule !... Reste-moi ! Aime-moi ! Marsa, mon unique amour !

Alors, en l'écoutant, sur le beau visage de la Tzigane, une expression de joie ardente passa comme si, dans ces larmes de Zilah, elle lisait avec le pardon, tout l'amour, tout le dévouement de cet homme. Elle se redressa, ses petites mains appuyées au balcon de fer, et tendit, comme un oiseau hors du nid, sa tête brune, alourdie de sommeil—le bon sommeil sans rêves—ses lèvres douces, et, quand elle sentit le baiser d'Andras, elle dit faiblement et à peine si on l'entendit :

—Ne m'oublie pas !... Ne m'oublie jamais, mon aimé !

Puis enfoncée à demi dans ses lourds cheveux noirs, sa tête se laissa couler sur l'épaule du prince, restant là, penchée, semblable au visage d'un enfant endormi, avec un sourire calme animant encore sur son pur profil de médaille.

Pendant que, là-bas, pareil au saut qu'ils donnaient jadis au prince Sandor, étendu dans sa fosse, les tziganes reprenaient fièrement la marche héroïque de la libre Hongrie, leur chanson envoyant un dernier adieu à la morte comme le soleil lui donnait un dernier baiser.

Alors, tandis que l'hymne s'éloignait, doux comme un soupir, avec un dernier appel brisé, Andras Zilah, laissant glisser sur la chaise longue le corps souple et comme endormi de la Tzigane, s'agenouillait et disait :

—Je n'aimerai plus, maintenant, que ce que tu aimais tant, ma pauvre Tzigane : je n'aimerai plus que la terre où tu vas dormir !

LES FEMMES ELECTEURS.

Il vient de se juger à Paris un amusant procès électoral : il s'agit de deux citoyennes ; Mmes Louise Barberousse, institutrice à Paris, et Marie Richard, femme Picot qui ont poursuivi jusque devant le juge de paix du premier arrondissement leur inscription sur les listes électorales.

Ces deux dames qui font partie, paraît-il, de la Ligue de la protection des femmes, ont fait plaider que le texte de la loi électorale n'établit aucune distinction entre les sexes, ledit texte étant ainsi conçu : " Tous les Français âgés de 21 ans, etc... " et que le suffrage universel a été institué sous l'inspiration d'une femme illustre, George Sand.

Le juge de paix ne s'est pas laissé attendrir, et il a débouté les deux aspirantes citoyennes, par un jugement dont voici un considérant pompeux :

Attendu que si les femmes, répudiant aujourd'hui le privilège de leur sexe et s'inspirant de certaines théories modernes, croient l'heure venue pour elles de briser les liens tutélaires dont les ont entourées les traditions, les mœurs, la loi, ce n'est pas devant les tribunaux, mais devant le pouvoir législatif qu'elles doivent porter leurs revendications.

Par ces motifs, Mmes Barberousse et Picot sont renvoyées galamment à leur pot-au-feu ; mais elles ne sont pas femmes à s'arrêter en si beau chemin. On les retrouvera quelque jour en instance devant les chambres.